

L'ÂNE A BAPTISTE

OU

LE BERCEAU DU SOCIALISME

GRANDE FOLIE LYRIQUE EN QUATRE ACTES ET DOUZE TABLEAUX

PAR MM. CLAIRVILLE ET SIRAUDIN

DECORS DE M. JULES DEVILLIERS,

Musique de M. MEYERBEER et de ses élèves, LULLI, RAMEAU, GRÉTRY, MOZART, BOIELDIEU, HEROLD, ROSSINI, DONIZETTI, AUBER, ADAM, PAUL HENRION, COUDER, DOCHE, MONTAUBRY, etc.,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 15 Mai 1849.

PREMIER ACTE.

I^{er} TABLEAU. — Une émeute aux Deux moulins.

II^e TABLEAU. — Laissez-moi, mon âne!!!

DEUXIÈME ACTE.

III^e TABLEAU. — Un lac glacé devant Nanterre (Effet de neige et de soleil).

TROISIÈME ACTE.

IV^e TABLEAU. — Nanterre, en août 1519, d'après les recherches du savant historiographe feu Dubanael.

V^e TABLEAU. — Où il est prouvé qu'à Nanterre on a couronné des prophètes avant d'y couronner des rosières.

VI^e TABLEAU. — Le Caveau moderne (*Musique bien vieille*).

QUATRIÈME ACTE.

VII^e TABLEAU. — Le génie de la destruction.

VIII^e TABLEAU. Le premier conservateur ou le Berceau du Socialisme.

IX^e TABLEAU. — La loi agraire.

X^e TABLEAU. — Le Père suprême.

XI^e TABLEAU. — Résultat prévu.

XII^e TABLEAU. — Où peut-on être mieux qu'an sein de sa famille.

NOTA. On joue la parodie de cet ouvrage au théâtre du Grand Opéra.

PERSONNAGES.

JEAN DE LETTRES (le Prophète).....
BÉTASSE.....
SAC-A-RIZ.....
JAUNASSE.....
MA-TISANE.....
OH! C' TE BALLE.....
LA PARODIE.....
LE GENIE DE LA DESTRUCTION.....

SIX JEUNES FILLES.....

UN ÂNE.....
UN OFFICIER.....
UN PAYSAN.....
UN SOLDAT.....
Peuple, Bourgeois, Soldats, etc.....

ACTEURS.

MM. ARNAL.
M^{me} OCTAVE.
MM. LUGUET.
VIETTE.
LECOURT.
LUDOVIC.
M^{lles} RENAUD.
CICO.
CHATEAUFORT, BELMONT,
CLARY, JEANNE, VA-
LENTIN, ANOUBA.
MM. *.
LÉONCE.
CAMIADE.
ROGER.

La scène se passe à Nanterre.

* Deux petits enfants sont placés de façon à simuler les jambes de l'âne. — Nous indiquons aux Directeurs de province, M. HALLÉ, rue Saint-Denis, 239, pour la fabrication de cet âne, en carton, papier collé.

PROLOGUE.

LA PARODIE.

Air : *Walse de Jacquemin* (Doché.).

Je suis, Messieurs, la folle parodie,
Qui de nos jours se faufile partout,

Drame, ballet, opéra, tragédie,
Je ris de tout, je fais rire de tout.
Je ne suis pas une lâche ennemie,
Je ne combats jamais que les plus forts,
Sournoisement je m'attaque au génie

Que sans remords j'égratigneet je mords.
 De ces combats qu'imprudemment je livre,
 Jamais les plans ne sont étudiés,
 Et cependant, parfois j'ai pu survivre
 Aux grands succès que j'ai parodiés.
 J'ai, dans Paris, un joyeux domicile,
 Quand je reviens pour un nouvel exploit,
 Modestement je frappe au Vaudeville,
 Où le Français, né malin, me reçoit.
 Mais aujourd'hui, mon péril est extrême,
 Car dans l'ouvrage, hélas ! en question,
 Tout est divin : décors, ballets, poème,
 Et quand je pense à la partition
 J'éprouve encore une extase profonde,
 De Meyerbeer, talent surnaturel,
 Non, les accords ne sont pas de ce monde,
 Il doit, pour nous, les disputer au ciel.
 Trois débutants, dans cette œuvre sublime,
 Devaient montrer au public transporté,
 En partageant un succès unanime,
 Ce que pour nous est la fraternité.
 Mais à l'éloge, avant de mettre un terme,
 Soyons plus juste, et tout en admirant
 Trois diamants qu'un même écrin renferme,
 Donnons le prix au plus étincelant ;
 De Viardot, la voix terrible et tendre,
 Tour à tour prend, suspend, reprend son vol,
 C'est Némésis, que vous croyez entendre,
 Vous écoutez, et c'est un rossignol.
 Mais, qu'ai-je dit ? est-ce la parodie
 Qui s'extasie au lieu de critiquer ?
 Me voyez-vous, faisant l'apologie
 De l'opéra que je dois attaquer :

Vite à l'ouvrage, et de la perfidie,
 J'ai mauvais ton, mauvais cœur, mauvais goût
 Plus on est bon et plus la parodie
 Aime à prouver qu'on ne vaut rien du tout.
 Je vais changer avec effronterie.
 Changer exprès maint bécare en bémol,
 Faire d'un drame, une bouffonnerie,
 Et faire un âne enfin d'un rossignol.
 Car, je l'ai dit, je suis la parodie,
 Qui de nos jours se faufile partout :
 Drame, ballet, opéra, tragédie,
 Je ris de tout, je fais rire de tout.
 Ah ! j'oubliais, avant toute critique,
 J'ai quelque chose encore à dire ici :
 Je parodie une œuvre politique,
 Il me faut donc politiquer aussi.
 Vous savez tous que les anabaptistes,
 Lesquels vivaient, je crois, en quinze cents,
 Ont innové les dogmes anarchistes
 Qui de nos jours sont encore impuissants ;
 J'ai lu, relu les différentes pages,
 Où, du système, on montre les progrès,
 Sincèrement, j'ai trouvé ces ouvrages
 Plus amusants que je ne le serais.
 Et quand il faut qu'aux spectateurs je donne
 Les trois portraits de trois penseurs profonds,
 Puis-je à moi seule être ici plus bouffonne
 Que ne le sont ensemble trois bouffons ?
 Non, j'y renonce, et par leurs utopies,
 Ils sauront mieux que moi vous égayer ;
 Vous comprenez qu'il est des parodies
 Que l'on ne peut jamais parodier.

ACTE PREMIER.

Un site champêtre ; au fond, à gauche, un moulin ; sur le même plan, à droite, on aperçoit les murailles d'un château.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, UN PAYSAN, debout sur une colline, au fond, joue de l'orgue de Barbarie. A l'avant-scène, DES PAYSANS sont couchés par terre ; DES JEUNES FILLES écoutent. Ce tableau est celui du bonheur villageois.

CHOEUR.

Air de Jeannette.

De Barbarie,
 Cet orgue enchanteur,
 Dans la prairie,
 Nous va droit au cœur.
 Simple chaumière,
 Amis plein de cœur
 Et d'honneur,
 Ah ! sur la terre,
 Voilà le honneur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BETASSE.

Air du Royal tam'bour.

Ah ! pour moi quel bonheur,
 J'épouse Jean de Lettre,
 Dans mon cœur je sens naitre
 Un feu doux à connaitre,
 Car Jean de Lettre,
 Qui s'est emparé de ce cœur,
 Doit y régner en maître,
 Il doit toujours être
 Mon seul vainqueur,
 Oui, Jean de Lettre,
 Est un grand vainqueur
 A lui désormais, à lui seul mon cœur.
 Je l'aimerai sans cesse,
 De son lait généreux,

Jadis, la même ânesse
 Nous a nourris tous deux ;
 Loin de notre cabane,
 Même encore aujourd'hui,
 Dès que je vois un âne,
 Vite, je pense à lui.

Ah !

Ah ! pour moi quel bonheur,
 J'épouse, etc.

voix, dans la coulisse.

Allah ! allah ! allah !

LES PAYSANS.

Air : *Silence, silence, silence.*

Silence, silence, silence,

BETASSE, qui est remontée.

Quelque chose s'avance,

Ce sont trois hommes tout en noir :

LE CHŒUR :

Il faut ici les recevoir.

SCÈNE III.

JAUNASSE, SAC-A-RIZ, MA-TISANE, ils arrivent tous
 trois et restent les bras étendus, sur la montagne
 qui domine au fond.

Allah ! allah ! allah !

JAUNASSE.

Air : *Frère Jacques.*

Frères, frères (bis.)

Levez-vous !

Les flots populaires,

Sont pour nous.

(Ici Sac-à-Riz, puis Ma-Tisane, puis tous les paysans
 reprennent en canon.)

JAUNASSE, arrivant sur le devant de la scène, il est suivi
 de Sac-à-Riz et de Ma-Tisane.

Air du *Fil de la vierge.*

Voulez-vous ne former qu'un seul peuple de frères ?

LES PAYSANS.

Nous le voulons.

SAC-A-RIZ.

Abaisser les châteaux au niveau des chaumières ?

LES PAYSANS.

Nous le voulons.

MA-TISANE.

Voulez-vous renverser tous les grands de la terre ?

LES PAYSANS.

Nous le voulons.

JAUNASSE.

Bref, voulez-vous gagner de l'or à ne rien faire ?

LES PAYSANS.

Nous le voulons.

JAUNASSE, SAC-A-RIZ ET MA-TISANE, d'une voix sourde.

Air de *Charles VI.*

Guerre aux seigneurs !

Enfants, prenez vos armes !

De vos tyrans soyez vainqueurs,

Armez vos bras,

Ne tremblez pas.

TOUS LES PAYSANS.

Non, non, non, non, non, non, non, non,

Guerre aux seigneurs !

Enfants, prenons les armes !

De nos tyrans soyons vainqueurs,

Armons nos bras,

Ne tremblons pas.

Non,

Ne tremblons pas.

Oui,

Armons nos bras.

Non,

Ne tremblons pas.

Non, non, oui, oui, non, non, ne tremblons pas.

(Tous sortent en courant de différents côtés.)

SCENE IV.

JAUNASSE, SAC-A-RIZ, MA-TISANE.

ENSEMBLE, riant.

Air de *Fra Diavolo.*

Ah ! ah !

JAUNASSE.

Voyez ce troupeau d'imbéciles.

TOUS.

Ah ! ah !

SAC-A-RIZ.

Ils s'en vont courir au trépas.

MA-TISANE.

Mais nous ne les y suivrons pas.

TOUS.

Ah ! ah !

JAUNASSE.

Tout à l'heure heureux et tranquilles

Ils se plaisaient fort ici-bas.

SAC-A-RIZ.

Maintenant ils rêvent combats.

TOUS.

Ah ! ah !

JAUNASSE.

Qu'ils aillent saccager les villes ;

Cela nous plaît.

SAC-A-RIZ.

Cela nous va.

MA-TISANE.

Mais quant à nous, nous restons là !

JAUNASSE.

RECITATIF.

Quand de tracer le plan que je vous ai donné

Le projet m'est venu, j'étais... j'étais pané.

SAC-A-RIZ.

Je n'avais plus un sou.

MA-TISANE.

J'étais dans la débîné.

JAUNASSE.

Ne sachant plus que faire en cette extrémité,

Je me suis dit : Prêchons une grande doctrine,

Inventons la fraternité.

Air : *Vraiment, il me chasse à merveille.* (Poule aux œufs d'or.)

Le peuple se prend à ces niches,
Il est tant de gens qui n'ont rien.
Quand leur disant : Vous serez riches,
Ils me comprendront toujours bien.
Je me suis dit : les garçons et les filles
Font tous les jours la guerre à leurs parents,
Si l'on parlait d'abolir les familles,
Cela pourrait séduire bien des gens.

Je me suis dit : chaque homme habile
Prend racine sur notre sol ;
Je vais dire aux gens sans asile :
La propriété c'est le vol.

C'est l'origine
De ma doctrine ;

Que devant elle chacun s'incline.
Déjà commence
Notre puissance,
Et bientôt qui vivra
Verra.

ENSEMBLE.

MA-TISANE ET SAC-A-RIZ.

C'est l'origine
De sa doctrine,

Que devant, etc.

JAUNASSE.

C'est l'origine, etc.

CHOEUR, dans la coulisse.

Air : *Garde à vous.*

Garde à vous, (bis)

Manants, faites-nous place.

C'est le seigneur qui passe.

Paysans, tremblez tous.

Garde à vous !

(Ici paraissent plusieurs soldats marchant au pas ;
vient ensuite Frédéric Oh ! c'te Balle.)

SCENE V.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC OH ! C'TE BALLE, SOLDATS.

SAC-A-RIZ.

Voici venir le maître.

MA-TISANE.

Pas pour longtemps peut-être.

Son nom... son nom fatal.

SAC-A-RIZ.

Frédéric Oh ! c'te Balle !

LES SOLDATS, qui sont descendus.

Rangez-vous,

Garde à nous !

Rangez-vous devant nous.

Garde à vous !

JAUNASSE, SAC-A-RIZ, MA-TISANE.

Allah ! allah ! allah !

OH ! C'TE BALLE !

Air : *O Fontenay, qu'embellissent les roses.*

Ces trois corbeaux braveraient-ils leurs maitres ?

Eh ! c'est Jaunasse, mon ancien cuisinier,

Je l'ai jadis jeté par la fenêtre
Pour avoir fait danser l'ans' du panier.

JAUNASSE.

Air du *Calife.*

Nous bravons tes lois sanguinaires.

Soldats, qui servez ce tyran,

Écoutez la voix de vos frères,

Et je promets qu'avant un an,

Exempt de corvée et de peine,

Tout soldat sera capitaine.

Il n'est pas un seul caporal

Qui ne deviendra général.

SAC-A-RIZ.

Pour le soldat brave et fidèle

Qui servira la nation,

Plus de repas à la gamelle,

Plus de pain de munition.

Au lieu d'un sou, triste salaire,

En temps de paix, en temps de guerre,

Tous les soldats jusqu'au tambour

Gagneront vingt-cinq francs par jour.

MA-TISANE.

Vous serez grands, vous serez maitres,

Et vous marcherez, sous nos lois,

Avant les bourgeois, et les prêtres,

Avant les seigneurs et les rois.

Bref, plus de salle de police,

Plus de garde, plus d'exercice ;

Vous n'aurez plus à l'avenir

Qu'à plaire, aimer, boire et dormir.

JAUNASSE.

Nous vous avons tout dit ; maintenant, compagnons,
Que nous répondez-vous ?

LES SOLDATS.

Que nous vous empoignons.

LES TROIS HOMMES.

Allah ! allah ! allah !

OH ! C'TE BALLE !

Air de *M. Dumollet.*

Bon voyage,

Mes chers amis,

Votre éloquence aujourd'hui fait naufrage.

Bon voyage,

Mes chers amis,

De vos méfaits vous recevez le prix.

Ces puritains, si j'en crois mes remarques,

N'ont de fierté qu'envers les potentats,

Ils rougiraient de flatter les monarques,

Mais à genoux ils flattent des soldats.

(Les trois hommes sortent avec les soldats.)

SCENE VI.

OH ! C'TE BALLE ! BETASSE.

BETASSE, entrant.

Du courage.

Ce bon seigneur

Doit consentir à notre mariage.

OH ! C' TE BALLE ! *l'apercevant.*

Quel visago
Plein de fraîcheur.

BETASSE, *saluant.*

Tout mon bonheur,
Dépend d' vous, Monseigneur.

Air : *Oui, vous avez des droits superbes.*

Qui, vous avez des droits superbes,
Comme seigneur de ces cantons,
Vous avez les premières herbes,
Les premiers choux, et les premiers melons,
Eh bien ! Jean, garçon de village,
A su faire battre mon cœur ;
Faites un heureux mariage ;
C'est le plus beau droit du bon seigneur. } (bis.)

OH ! C' TE BALLE !

Air : *Verse, verse, le vin de France.*

Certes, mes droits sont infinis,
Et près d'une belle que j'aime,
Si j'ai tous les droits réunis,
J'en veux user, mais pour moi-même.

BETASSE.

Pour vous-même,

OH ! C' TE BALLE !

Allons, soldats, saisissez-la.

BETASSE.

Me saisir !

OH ! C' TE BALLE !

Vite qu'on l'enlève.

BETASSE.

Au secours ! à moi !

SCENE VII.

LES MÊMES, LES PAYSANNS ARMÉS.

LES PAYSANS.

Nous voilà !

OH ! C' TE BALLE !

Une révolte... c'est un rêve !

LES PAYSANS.

Entre nous, Seigneur, plus de trêve.

OH ! C' TE BALLE !

Soldats ! j'ordonne qu'on l'enlève,
Et malheur à qui bougera !

CHŒUR DES SOLDATS.

Puisqu'il l'ordonne, qu'on l'enlève,
Et malheur à qui bougera !

(*Oh ! c' te Balle ! sort avec les soldats qui enlèvent
Betasse.*)

SCÈNE VIII.

LES PAYSANS, seuls.

(*Ici l'on entend trois voix chanter au dehors.*)

Allah ! allah ! allah !

LES PAYSANS.

Air de *Charles VI.*

Guerre aux seigneurs !

Amis, prenons nos armes !

De nos tyrans soyons vainqueurs.

Armons nos bras,

Ne tremblons pas.

Non, non, non, non, non, non, non, non.

Guerre aux seigneurs !

Amis, prenons nos armes !

De nos tyrans soyons vainqueurs,

Armons nos bras,

Ne tremblons pas.

Non,

Ne tremblons pas.

Oui,

Armons nos bras ;

Non,

Ne tremblons pas.

Non, non, oui, oui, non, non, ne tremblons pas.

(*Tous les paysans se dispersent en chantant. Le théâtre change.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

L'intérieur d'une salle d'auberge, table à droite, couloir à gauche, porte au fond.

SCENE PREMIERE.

JAUNASSE, SAC-A-RIZ, MA-TISANE, JEAN DE
LETTRE *endormis.*

(*Au lever du rideau, Jean dort, couché sur une table,
les trois personnes entrent mystérieusement portant
chacun une lanterne et furetant de droite à gauche.*)

TOUS TROIS.

Air de *la Prudence* (du *Philtre champenois*.)

Ici

Cherchons celui

Qui doit sur terre

Apporter la lumière ;

Voyons, où peut s' cacher

Le grand flambeau qu' not' lantern' vient chercher.

JAUNASSE.

Quelqu'un en ces lieux

Fait, je crois, son homme.

SAC-A-RIZ, *apercevant Jean.*

Oui, voilà notre homme,

Éteignons nos feux.

MA-TISANE.

Pour l'amour de Dieu
Soufflons notre feu.

ENSEMBLE.

Oui, oui,

Voilà celui

Qui doit sur terre
Apporter la lumière,
Il est ici couché

Et vainement nous n' l'avons pas cherché.

RÉCITATIF.

SAC-A-RIZ, *montrant Jean.*

Voici le bouclier qui nous garantira,

MA-TISANE.

Pour lui nous agirons !

JAUNASSE.

Et pour nous il paiera.

JEAN, *dormant.*

Laissez-moi, laissez-moi !

JAUNASSE.

Sa parole m'arrive,

SAC-A-RIZ.

Bah ! nous aurons beau l'écouter
Cet homme ronfle comme une locomotive,
Que l'industrie un jour doit inventer.

JEAN, *révant.*

Ah ! ne m'enlevez pas ma maîtresse et mon âne !

JAUNASSE.

Il faut le réveiller,

SAC-A-RIZ.

A nous deux, Ma-Tisane.

SAC-A-RIZ ET MA-TISANE.

Allons, debout, c'est par trop sommeiller.

JEAN, *se réveillant.*

Ah ! que le diable vous enlève,

Pourquoi me réveiller

Quand je faisais un si beau rêve.

JAUNASSE.

Il faut nous expliquer ton rêve.

JEAN.

COUPLET.

Air de Micheline.

Ah ! le beau rêve que j'ai fait,
Du peuple j'étais le prophète,
Chaque petit s'agrandissait
Et chaque grand rappetissait ;
Au loin la tempête
Grondait.

Ah ! le beau rêve que j'ai fait.
De toutes les filles gentilles
J'étais le père, on m'adorait,
Et quoique père on me faisait
Le mari de toutes mes filles.
Ah ! le beau rêve que j'ai fait,
Je défaisais ce qu'on a fait ;
Ah ! le beau rêve que j'ai fait.

JAUNASSE.

RÉCITATIF.

Nous venons aujourd'hui réaliser ton rêve,

SAC-A-RIZ.

Déjà la foudre gronde

MA-TISANE.

Et le peuple se lève.

JAUNASSE.

Air : Du haut en bas.

Du haut en bas

Les hommes sont heureux sur terre,

SAC-A-RIZ.

Ils sont, hélas !

Bien riches, bien portants, bien gras.

MA-TISANE.

Malgré nous le monde prospère,

JAUNASSE.

Viens nous aider à le défaire,

Du haut en bas.

SAC-A-RIZ.

Air : Des Fraises.

Allons, venez avec nous

Et suivez notre trace,

JEAN.

Non, je veux rester chez nous

J'ai pour être heureux sans vous.

Betasse (*ter*).

JAUNASSÉ.

RÉCITATIF.

Jean, tu règneras !

JAUNASSE ET MA-TISANE.

Jean, tu règneras !

LES TROIS ENSEMBLE.

Jean tu règneras.

JEAN.

Ah ! mes amis, vous n'y pensez pas.

Air du Poltron (Doche.)

Betasse, objet charmant,

Ton œil est une étoile

Ton rein comme la voile

Se cambre gentiment.

Quand je la vois si bello

Je l'admire souvent,

Oui, souvent,

Comme un tableau vivant !

Je lui serai fidèle,

Je veux vivre pour elle ;

Elle sera toujours

L'objet de mes amours.

Comme une tourterelle,

Ma belle,

Sois fidèle,

Et tu seras toujours,

Oui, toujours,

L'objet de mes amours.

JAUNASSE.

Air : *Vive le vin de Ramponneau.*

Adieu,
Je te laisse,
En ce lieu ;
Attendre ta maîtresse.

SAC-A-RIZ.

Mais l'univers suivra ta loi,
Car nous te ferons, malgré toi,
Roi !

JEAN.

Tiens, je croyais,
Qu'à jamais
Vous supprimiez les rois.

MA-TISANE.

Certe, il faut qu'on les chasse
Mais, à l'aide des bourgeois,
Nous supprimons les rois
Pour nous mettre à leur place !

REPRISE.

TOUS.

Adieu,
L'on te laisse
En ce lieu.

Attends ta maîtresse ;
Mais l'univers suivra ta loi
Et nous te ferons, malgré toi,
Roi !

(*Les trois hommes sortent.*)

SCENE II.

JEAN, *seul.*

Air : *Des maris ont tort.*

Ils dis'nt que le monde est à refaire,
Le voir ainsi m'est bien égal,
Si j'étais son apothicaire
Je pourrais augmenter son mal.
Je connais plus d'un animal
Que le système homœopathe,
Traita par des remèdes nombreux,
La veille il ne boitait que d'une patte
Le lendemain il boitait de deux.

SCENE III.

JEAN, BETASSE.

BETASSE, *entrant en courant.*

Air : *Ah ! grands Dieux, que je t'échappe belle.*

Ah ! mon Dieu, que je t'ai échappé belle !
Je me croyais perdue et je t'étais, foi d'ouvencelle.
Un seigneur me voyant jeune et belle,
M'enleva.

JEAN.

Vraiment ?

BETASSE.

Mais me r'voilà, je n' sais comment.

JEAN.

Air de *l'apothicaire.*

C'est affreux !

BETASSE.

Vous me sauverez.

JEAN.

Oui, voilà bien des mœurs infâmes !
Faut-il qu' les homm's soient arriérés,
Pour toujours enlever des femmes.
N' verrons-nous pas changer un jour
Les mœurs de l'époque où nous sommes,
Et les femmes prendre à leur tour
L'habitude d'enlever les hommes ?

BETASSE.

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Je ne veux plus qu'à présent
Des soldats m'entraînent,
Et je crains qu'en ce moment
Ils ne me surprennent.
Va-t'en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

JEAN.

Air : *Il faut aller boire à l'écu.*

Personne ! mais allons,
Cherchons
Une cachette
Bien discrète.

Voyons, voyons où l'on pourrait
Te cacher dans ce cabaret ?

BETASSE.

Où pourrais-je me cacher ?
Dans quel antre me nicher ?
Où trouver un petit trou ?
Je ne sais où.

JEAN.

Mets-toi, mon chou,
Dans ce coucou.

BETASSE.

Très bien, mais ce bruit que j'entends...

JEAN.

Les soldats sont à ta poursuite,
Vite,
Profite
Des instants.

BETASSE, *se cachant dans le coucou.*

Oh ! fait ! oh ! fait !

JEAN.

Il était temps !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BETASSE, *cachée*, QUELQUES SOLDATS,
conduits par un chef.

Air de *Fernand Cortez.*

Cherchons (*ter.*)
Cette amante

Charmante,
Cherchons, (*ter.*)

Nous la retrouverons.

LE CHEF, *aux soldats.*
Découvrons sa retraite!

JEAN, *à part.*

Pourrai-je la sauver ?

LE CHEF, *à un soldat qui s'approche du coucou.*

Pas dans cette cachette,
Elle pourrait s'y trouver.

REPRISE.

Cherchons, etc.

UN SOLDAT, *rentrant avec un âne.*
Cet âne que voilà se trouve seul ici.
L'âne à Baptiste! ô Ciel!

LE CHEF.

Emparez-vous de lui.

JEAN.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

Arrête, profane!

LE CHEF.

Ce cri te condamne.

JEAN.

Quoi! n'écoutez-vous rien ?

LE CHEF.

Livre-nous Betasse, ou bien
Nous prenons ton âne.

JEAN.

Laissez-moi mon âne.

Air : *Je vais revoir ma Normandie.*

Cet âne ou plutôt cette ânesse,
Au vieux Baptiste appartenait,
Et je fus avec ma maîtresse
Autrefois nourri de son lait.
Entre les deux mon cœur balance.
Voyez mon visage défait,
Regardez-moi. Dès ma naissance,
C'est de cet âne que j'ai reçu le lait.

LE CHEF.

Qu'on l'entraîne!

JEAN.

Arrêtez!

LE CHEF.

C'est toi qui le condamne!

JEAN, *allant au coucou et livrant Betasse.*

Prenez ma fiancée et laissez-moi mon âne.

LE CHEF.

Air du *Curé de Pomponne.*

Soldats, nous la tenons enfin.

BETASSE.

Ah! j'ai l'âme navrée.

Jean, vous n'êtes qu'un galopin,
M'avoir ainsi livrée.

JEAN.

Pardonne, en ce moment fatal,
J'avais perdu la tête!

BETASSE.

Faut qu'vous soyez un fier animal
De m' préférer vot' bête!

LES SOLDATS,

Air de *Cortez.*

Allons,

Vite entraînez

Cette amante

Charmante.

Allons, (*ter.*)

Enfin, nous la tenons.

(*Ils entraînent Betasse.*)

SCÈNE V.

JEAN, L'ÂNE.

JEAN.

Air de la *Piété filiale.*

Je ne puis penser sans effroi
Au destin de la pauvre fille;
Mais cette ânesse est toute ma famille,
Et la frapper... c'était me frapper, moi.
A cette heure, hélas, si fatale,
Chère nourrice, tu viens de voir
Que j'ai pour toi su remplir le devoir
De la piété filiale.

voix, *dans la coulisse.*

Allah! allah! allah!

JEAN.

RÉCITATIF.

A ces voix, à présent la mienne répondra.

(*Il fait sortir son âne.*)

Accourez! accourez! accourez!

LES TROIS HOMMES, *entrant.*

Nous voilà!

SCÈNE VI.

JEAN, JAUNASSE, SAC-A-RIZ, MA-TISANE.

LES TROIS HOMMES.

Air : *Les gueux, les gueux.*

Eh bien! feras-tu la guerre ?

JEAN.

Messieurs, vous commanderez,
Et Jean vous promet de faire
Tout ce que vous lui direz.

LES TROIS HOMMES.

Jean fait, Jean fait ce que l'on voudra.

Jean commandera,
Jean nous sauvera.

JEAN.

Jean fait, Jean fait ce que l'on voudra.

Jean commandera,
Jean vous sauvera.

SAC-A-RIZ:
Mais il nous faut un gage
De ta force et de ton courage.

JEAN.
Voulez-vous
Que je vous rosse tous?

MA-TISANE.
Air : *Nous nous marierons dimanche.*

Il ne s'agit point
Ici de coups de poing
Ou de s' démancher le torse.

SAC-A-RIZ.
Ce que nous voulons,
Ce que nous exigeons,
C'est un autre tour de force.

JAUNASSE.
Un homme sûr
Et d'une dur'
Ecorce.

MA-TISANE.
Qui de tout lien écarte de lui
L'amorce.

JAUNASSE.
Tu chéris ton âne?

SAC-A-RIZ.
Il faut aujourd'hui
Entre vous deux un divorce.
JEAN.

Air :
Partons, je suis prêt à vous suivre.
Betasse faisait mon bonheur ;

Sans elle j'ai cru pouvoir vivre,
Mais c'est impossible à mon cœur.
En quittant cette hôtellerie,
J'entends une voix qui me crie :
(*Voix de l'âne qui braie dans la coulisse.*)
Ah ! si je l'embrassais, hélas !
Amis, je ne partirais pas.

LES TROIS HOMMES.

Air du *Lac des fées.*

Ah ! que rien ne nous résiste !

JEAN.
Mais c'est l'âne à Baptiste,
A Baptiste, un ami,
Et je n'ai plus que lui.

JAUNASSE.
Ah ! que rien ne vous arrête,
En guise d'une bête,
Nous nous faisons pour vous
Âne à Baptiste tous.

ENSEMBLE.

Ah ! rien ne nous arrête,
Combattons maintenant,
Vive Jean le prophète,
Honneur à Jean !

(*Pendant ce chœur, chanté en criant, l'âne passe sa tête et se met à braire de toutes ses forces. — La toile tombe sur un charivari.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

Un lac glacé devant Nanterre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, une foule de bourgeois et de révoltés se précipitent sur le théâtre en se battant.)

CHŒUR.

Air : *Poule aux Œufs d'or.*

A coups d' pied, à coups d' poing,
Prouvons que nous sommes frères !
A coups d' pied, à coups d' poing,
Battons-nous sur tous les points :
Pan, pan, pan, pan !
Renversons nos adversaires :
Pan, pan, pan, pan !
C'est un argument frappant !

MA-TISANE, *entrant.*

Air : *Comme le chien du marchand d'éponges.*

Amis, respectez les bourgeois,
Ils sont vaincus, nous sommes rois !
Soyons cléments après la guerre !
Ne leur prenons, en ce moment,
Que leurs femmes et leur argent !
Mais, chez nous, point
Point de ces coups de poing,
Nanterre
N'est pas l'Angleterre !
rous, *sortant.*
Non, chez nous, point, etc.

SCÈNE II.

MA-TISANE, *seul.*

Air de *M. Gautier* (Barricades.)
Après cette volée atroce,

Dansons, glissons comme des possédés ;
 Mais, avant tout, pour mieux faire la noce,
 Prévenons nos deux affidés :
 Sac-à-Riz, prenez garde à vous !
 SAC-A-RIZ , dans la coulisse.
 Jaunasse, prenez garde à vous !
 JAUNASSE, dans le lointain.
 Ma-Tisane, prenez garde à vous !
 MA-TISANE.

J'entends, au loin , mes amis, près Nanterro,
 C'est l'instant de nous en donner,
 Et nous allons interrompre la guerre
 Pour patiner. (bis.)

SCENE III.

MA-TISANE, PATINEURS, PATINEUSES.

(Le tableau, devient très animé; le lac se couvre de patineurs, qui se croisent en tous sens.)

CHŒUR.

Air de *Gastibelza*.

Patinons
 Et dansons
 Sur la glace...
 Tout se passe...
 Patinons
 Et dansons,
 Conspirons
 Et patinons.

MA-TISANE.

Dans mille ans, qui croira
 Que nous dansions sur la glace ?
 Cela se reverra
 Quand on aura
 L'opéra !

REPRISE.

Patinons
 Et dansons, etc.

(Ici trois jeunes filles entrent en patinant et s'arrêtent au milieu du théâtre.)

ENSEMBLE.

Air de la ronde dans *la Neige*.

Accourez, accourez, accourez,
 De tous les pays à la ronde !

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Jeunes fillettes, accourez !
 Sur la glace vous danserez,
 Nous créons un nouveau monde !
 (Ici l'entrée du ballet.)

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

On dira, je le sens,
 Que c'est un contre-sens ;
 Mais puisque d'autres
 Apôtres
 Vont, en un tour de main,

Changer le genre humain,
 Nous aussi, transformons
 Les glaçons
 En gazons !
 Cependant nous savons
 Qu'il est moins dangereux de danser
 Sur le gazon que sur la glace.
 Sur la glace où l'on vous fait danser,
 Fillettes, craignez de glisser !

ENSEMBLE.

Il est moins dangereux, etc.
 (Pendant ce chœur, les danses ont commencé; elles continuent pendant le second couplet.)

TROISIÈME JEUNE FILLE.

Déjà les bourgeois sont dispersés,
 On les persécute, on les chasse !

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Les revenus sont dépensés !

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Les monuments sont renversés !
 C'est le chaos qui nous menace !

TROISIÈME JEUNE FILLE.

Vainement nous voulons
 Savoir où nous allons..

Le flot passe

Et nous déplace.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Eh bien ! en attendant
 Un funeste accident
 Nous aussi, transformons

Les glaçons

En gazons !

Cependant nous savons

Qu'il est moins dangereux de danser
 Sur le gazon, etc.

ENSEMBLE.

Il est moins dangereux, etc.
 (Après la danse, que l'on réglera à volonté.)

SAC-A-RIZ, passant en patinant devant Jaunasse.

Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

Les préjugés sont abolis !

JAUNASSE, de même, devant Ma-Tisane.

Quinze châteaux sont démolis !

MA-TISANE, même jeu, passant devant Sac-à-Riz.

Nous avons brisé les lanternes !

SAC-A-RIZ, passant devant Jaunasse.

Nous avons brûlé les casernes !

JAUNASSE, les arrêtant tous deux.

Les affaires marchent si bien

Que l'on n'y reconnaît plus rien !

MA-TISANE.

En conspirant, patinons devant Nanterre,
 Tout le long, le long, le long de la rivière !

ENSEMBLE.

Tout le long, le long de la rivière !
 (Ils se séparent en patinant.)

REPRISE DU PREMIER CHŒUR.

Patinons
Et dansons
Sur la glace, etc.

JAUNASSE, *revenant.*

Air : *Ah ! c' cadet-là.*

Ah ! sapristi !

SAC-A-RIZ, *même jeu.*

Ah ! nom d'un chion !

MA-TISANE, *même jeu.*

Quelle vilaine affaire !

JAUNASSE.

Les bourgeois, qui s'y trouvent bien,
Nous disputent Nanterre.

ENSEMBLE.

Nanterre ! *(bis.)*

SAC-A-RIZ, *à Ma-Tisane.*

Prends huit soldats, et cours les assiéger !

MA-TISANE.

Mais le prophète ?...

JAUNASSE.

C'est un bélière !

SAC-A-RIZ.

C'est un crétin !.. il n'y faut pas songer.

JAUNASSE.

Le prophète, entre nous, est une hultre !

SAC-A-RIZ.

En laissant dans l'inaction

Ce bête

De prophète,

Faisons la révolution

Sans sa permission.

SAC-A-RIZ, *à Ma-Tisane.*

Pars, nous te faisons général

Et de mer et de terre,

Prends quatre hommes et un caporal

Et va prendre Nanterre !

ENSEMBLE.

Nanterre !

(Ma-Tisane sort en patinant, avec quatre hommes et un caporal. Ici la nuit vient tout-à-coup.)

UN SOLDAT, *entrant.*

RÉCITATIF.

Nous venons, à deux pas, d'arrêter un pochard ;
Faut-il vous l'amener ?

JAUNASSE.

Il fait nuit, par hasard,

Nous ne pourrons le voir dans cette nuit obscure.

SAC-A-RIZ.

Non ! ce serait trop tôt contempler sa figure.

Si l'on pouvait le voir, on le reconnaîtrait.

Quand il en sera temps, je battrai le briquet,

Allez !..

SCENE IV.

LES MÊMES, OH ! C' TE BALLE ! *amené par des soldats.*

LES SOLDATS.

Air : *Je pars déjà de toutes parts.*

Marchons,

Car il neige à flocons.

OH ! C' TE BALLE ! *à part.*

Dissimulons...

LES SOLDATS.

Marchons,

La patrouille

Se mouille.

OH ! C' TE BALLE ! *à part.*

Je dois

Cacher mon nom, ma voix,

Car si j'étais pincé,

Je serais fricassé !

JAUNASSE.

Je n'y vois goutte,

Mais je t'écoute :

Parle, ou redoute

Mon courroux !

OH ! C' TE BALLE ! *à part.*

Quelle anicroche !

SAC-A-RIZ.

Allons, approche !

(Aux soldats.)

Vous, dans sa poche

Fouillez tous !

OH ! C' TE BALLE ! *aux soldats, qui le fouillent.*

Il me frippe !

LE SOLDAT.

Une pipe !

OH ! C' TE BALLE !

Qu'il me chippe.

SAC-A-RIZ.

Taisez-vous !

DEUXIÈME SOLDAT.

Une adresse !

PREMIER SOLDAT.

Une tresse !

DEUXIÈME SOLDAT

Une pièce

De dix sous !

JAUNASSE.

Très bien !

Mais ne nous cache rien :

Dis-nous ce que tu viens

Faire

Devant Nanterre !

OH ! C' TE BALLE ! *parté.*

Dissimulons...

(Chanté.)

J'y viens

Pour m'emparer des biens

Des riches citoyens ;

Car leurs biens
Sont les miens,

SAC-A-RIZ.

Air de *la Marseillaise des femmes*.

Tu veux donc être anabaptiste?
OH! C'TE BALLE.

Anabaptiste! ça me va!

JAUNASSE.

Le vieux Oh! c'te Balle! nous résiste,
Jure de le frapper!

OH! C'TE BALLE! *d part.*
Papa!

SAC-A-RIZ.

Eh bien!

OH! C'TE BALLE!

Je jure...

JAUNASSE.

De même,

Jure de tuer ton fils!

OH! C'TE BALLE! *à part.*

Eh! quoi!... me tuer moi-même?...
JAUNASSE, *aux soldats.*

Il hésite, mes amis...

LES SOLDATS.

Jurez donc,

Ou sinon...

OH! C'TE BALLE!

Moment suprême!

SAC-A-RIZ.

Jure!.. ou ce fer t'immolera!

OH! C'TE BALLE!

Je jure! (*ter.*) tout ce que l'on voudra.

JAUNASSE.

RÉCITATIF.

C'est bien, tu ne pouvais mieux faire,
Nous recevons tes serments!

SAC-A-RIZ.

Et maintenant nous allons, sans lumière,
Te lire nos commandements.

(*Jaunasse et Sac-à-Riz prennent deux livres et lisent
tour-à-tour.*)

Air de M. Montaubry.

JAUNASSE.

Pauvre, tu combattras pour vivre richement.

SAC-A-RIZ.

Riche tu deviendras, pour vivre pauvrement.

OH! C'TE BALLE!

Je le jure!

JAUNASSE.

Émeute tu feras presque journellement.

SAC-A-RIZ.

Bourgeois tu rosseras, seigneurs pareillement.

OH! C'TE BALLE!

Je le jure!

JAUNASSE.

Châteaux tu détruiras pour loger mêmement.

SAC-A-RIZ.

Banquet tu donneras pour parler longuement.

OH! C'TE BALLE!

Je le jure!

JAUNASSE.

Épouse tu prendras pour un jour seulement.

SAC-A-RIZ.

Banque tu fonderas pour filer lestement!

OH! C'TE BALLE!

Je le jure!

Air: *le briquet frappe la pierre.*

Oui, ma parole est donnée,
Croyez donc à mes serments
Comme à ces commandements.

SAC-A-RIZ

Mais la scène est terminée,

Et puisqu'il a juré, c'est

Le moment du grand effet:

Je vais battre le briquet!

OH! C'TE BALLE!

Battre le briquet? ah! diable!

Je suis pincé maintenant!

SAC-A-RIZ.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan!

OH! C'TE BALLE!

Voici l'instant redoutable!

SAC-A-RIZ.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan!

OH! C'TE BALLE!

Ah! si de mes ennemis

L'amadou prend, je suis pris!

SAC-A-RIZ.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan!

(*Quand la lumière est allumée.*)

JAUNASSE ET SAC-A-RIZ.

Air:

O Ciel! ô Ciel! en croirai-je mes yeux!

O Ciel! ô Ciel!

JAUNASSE.

Air: *On va lui percer le flanc.*

Il faut lui percer le flanc,

V'lan, v'lan...

SAC-A-RIZ.

Pas encore dans ce moment;

Qu'on l'arrête seulement:

J'ordonne qu'on l'arrête!

JAUNASSE.

Mais voici le prophète!

OH! C'TE BALLE!

Mon Dieu! qu'il a l'air bête!

SCENE V.

LES MÊMES, JEAN, *dans un traîneau.*

JEAN.

Quel est ce récalcitrant?

TOUS.
V'li, v'lan !
JAUNASSE.
Oh ! c'te Balle !
JEAN.
Oh ! c'te Balle ! brigand !
De celle que j'aime tant,
Réponds, qu'as-tu pu faire ?
OH ! C' TE BALLE !
Elle est dedans Nanterre.
JEAN.
Vite, entrons dans Nanterre !

Étais-je à votre tête ?
Suivez-moi donc maintenant,
Vli, vlan,
En avant et tambour battant,
A Nanterre ! à Nanterre !
TOUS.
Suivons-le donc maintenant,
Vli, vlan,
Et pour triompher sûrement
Criens en vociférant :
A Nanterre ! à Nanterre !
(Ici le théâtre est éclairé par le soleil levant.)

SCENE VI.

LES MÊMES, MA-TISANE, SOLDATS.
CHŒUR.
On vient de nous percer le flanc,
Vli, vlan,
MA-TISANE.
Nous sommes battus complètement
Et tout le peuple s'en prend
A son nouveau prophète !
JEAN.
Ah ! que ce peuple est bête,

JEAN.
Vite tirons le glaive
Car le soleil se lève
Cet astre est des plus brillants,
Vli, vlan,
J'en ai des éblouissements ;
Mais partons, il en est temps,
A Nanterre !
A Nanterre !
TOUS
Suivons-le donc maintenant.
FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une place publique.

SCENE PREMIERE.

HABITANTS DE NANTERRE ; UNE LAITIÈRE, UNE PORTIÈRE, PLUSIEURS BONNES.

CHŒUR.
Air des *Cancans*.
Des *cancans* (*bis*).
C'est charmant,
C'est amusant !
Des *cancans* (*bis*).
Rien n'est plus divertissant.
UNE JEUNE BONNE.
Eh bien ! laitière, que dit-on ?
UNE JEUNE FILLE.
Que fait-on ?
DEUXIÈME JEUNE FILLE.
Que devient-on ?
LA LAITIÈRE.
Le prophète, assure-t-on,
Sera couronné dans l' can'on.
TOUTES LES COMMÈRES.
Couronné !

LA LAITIÈRE.
Il est né
Pour régner
Et gouverner.
PREMIÈRE JEUNE FILLE.
C'est égal
Tout va mal.
LA PORTIÈRE, *accourant*.
Savez-vous c' que dit l' journal ?
Il dit, et c'est m'on avis,
Que tout va de mal en pis.
Qu' si ça doit durer comm' ça,
La fin du monde arrivera.
UN MONSIEUR, *accourant*.
C'est affreux,
Odieux,
Notre prophète est un gueur.
TOUTES LES FEMMES *l'entourent*.
Qu'est-ce donc ?
Que dit-on ?
LE MONSIEUR.
Ce qu'on dit, n'a pas de nom,
On dit qu' par l'amour guidé
Le prophète a demandé
Tout's les vierg's du canton

Rien qu' pour sa consommation.

UNE JEUNE FILLE.

Sapristi !

DEUXIÈME BONNE.

Sacristi !

LA LAITIÈRE.

Corbleu !

LA PORTIÈRE.

Morbleu !

TOUTES.

Ventrebleu !

LA LAITIÈRE.

Tout's les vierg's, nom d'un chien !

PREMIÈRE BONNE.

Aprè ça nous n' risquons rien.

UNE JEUNE FILLE.

D' combien d' vierg' veut-il fair' choix

LE MONSIEUR.

Mais de dix mille, je crois.

DEUXIÈME BONNE.

Dix mille vierg's ! on aura

D' la peine à s' procurer ça.

TOUS.

Des cancons (*bis.*)

C'est charmant,

C'est amusant,

Rien n'est plus divertissant.

Air de *Manon Giroux.*

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Mais en tyran d' mélodrame

Qui donc apparaît ?

LA LAITIÈRE.

Est ce un homme, est-ce une femme ?

PREMIÈRE BONNE.

On n' sait pas c' que c'est.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Mais son sexe se devine

A son casaquin.

LE MONSIEUR.

Si j'en crois sa pèlerine

C'est un pèlerin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BETASSE, en pèlerin.

BETASSE.

Air : *En attendant.*

Je l'ai perdu

Le fiancé que j'aime,

Je l'ai perdu

Mon pauvre prétendu ;

Seule en ces lieux dans ma douleur extrême

J'ose en tremblant me le dire à moi-même,

Je l'ai perdu. (*bis.*)

Air : *Ah ! daignez m'épargner le reste.*

L'auteur du mal que l'on me fit

C'est le prophète qui gouverne,

Mais demain, nouvelle Judith,

J'immolerai cet Holopherne ;

Près de lui je pénétrerai

Comme une vierge bien modeste ;

Tendrement je lui sourirai,

Dans mes bras je le presserai,

Et je ne dis pas le reste.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins BETASSE.

LE MONSIEUR.

Air : *Des Cancans.*

Qu'est-elle venu' faire là ?

PREMIÈRE BONNE.

Elle est venu' pour dir' ça.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Pourquoi prendre c' costum'-là ?

PREMIÈRE BONNE.

Impossible d' savoir ça.

DEUXIÈME BONNE.

C' tableau-là

Finit là.

LA LAITIÈRE.

Quoi faire un tableau pour ça ?

LA PORTIÈRE.

Est-ce que ça

Suffira.

LE MONSIEUR.

Dame, c'est comme à l'Opéra.

ENSEMBLE, en sortant.

Des cancons, (*bis.*)

C'est charmant.

(*Ils sortent, le théâtre change.*)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU.

Une Cathédrale.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAUNASSE, SAC-A-RIZ, MA-TISANE, TOUT LE PEUPLE.

JAUNASSE.

Air des Premières armes du diable. (Cortez.)

Enfin nous avons pris Nanterre!

SAC-A-RIZ.

C'est, je crois,

Grâce à la bêtise ordinaire

Des bourgeois.

MA-TISANE.

Au piège qu'on vient de leur tendre

Ils sont pris.

SAC-A-RIZ.

Ils se laisseront toujours prendre

A nos cris.

MA-TISANE.

Toujours l'émeutier qui conspire

Contre un roi,

Au bourgeois a bien soin de dire :

C'est pour toi.

SAC-A-RIZ.

Et des mêmes tours

Victime toujours,

Le bourgeois bonasse

Gagne, à notre place,

Des victoires qui

Tournent contre lui.

ENSEMBLE.

Et des mêmes tours, etc.

JAUNASSE.

Même air.

Le malheur des temps où nous sommes,

Voyez-vous,

C'est que, plus ou moins, tous les hommes

Sont jaloux.

L'ouvrier désire l'aisance

Des bourgeois ;

Le bourgeois rêve la puissance

De ses rois ;

Mais nous qui vivons d'industrie,

Sans avoir

De lois, de Dieu, ni de patrie,

Au pouvoir

Nous nous agrippons,

Et nous profitons

D'une guerre impie,

Pour être à la fois

Ouvriers, bourgeois,

Prince et même roi.

CHOEUR.

Oui, nous nous servons,

Et nous profitons

D'une guerre impie

Pour être à la fois

Ouvriers, bourgeois,

Prince et même rois.

(Ici l'on entend sonner les cloches.)

CHOEUR.

Air de Nabucco.

Le cantique commence,

Le prophète s'avance ;

Son cortège est immense.

Le peuple en fait les

Frais.

CHOEUR.

Le cantique, etc.

(Pendant que ce chœur se reprend, toujours accompagné des cloches, on voit au fond, dans l'intérieur de la cathédrale dont les portes sont ouvertes, passer une espèce de procession qui traverse et disparaît.)

CHOEUR, chanté dans la coulisse.

Air : Alléluia.

Gloire au prophète ! A ses genoux,

Peuples et rois, prosternez-vous !

Alignez-vous aux mêmes rangs,

Petits et grands !

JAUNASSE, à plusieurs enfants qui entrent deux à deux.

Venez à nous, petits enfants,

Mêlez vos doux chants à nos chants,

Et nos chants, grâce à vos doux chants,

Seront touchants.

CHOEUR DES BASSES-TAILLES, dans la coulisse.

Gloire au prophète ! A ses genoux,

Peuples et rois, etc.

LES ENFANTS.

(Voix de haute-contre.)

CHOEUR.

Même air.

Chantons, chantons à notre tour,

Un chant d'espérance et d'amour ;

Au ciel élevons à la fois

Nos faibles voix.

TOUS ENSEMBLE.

Gloire au prophète ! A ses genoux,

Peuples et rois, etc.

SAC-A-RIZ.

Air :

Mais la cérémonie
Est maintenant finie.

MA-TISANE.

Commençons, je vous prie,
Un chant
Plus amusant.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le cantique commence,
Le prophète s'avance;
Son cortège est immense,
Le peuple en fait les
Frais.
Le cantique, etc.

(Pendant la reprise du chœur le cortège à repassé, toujours dans le fond. Le prophète, sous un dais porté par quatre hommes, s'arrête à la porte de la cathédrale laquelle domine tout le théâtre.)

SCENE II.

LES MÊMES, JEAN, LE CORTÈGE.

JEAN.

RÉCITATIF.

Jean ! Jean ! tu régneras, tu seras Dieu sur terre ;
L'ancien Dieu faisait mal son ouvrage ici-bas ;
Je vais le remplacer et l'on n'y perdra pas.

Air de la *Meunière châteline*.

Grâce à moi, les montagnes
Bientôt s'aplaniront ;
Dans les vastes campagnes
Les flots se répandront.
Qu'ici la mer s'arrête,
Et qu'après un chaos
Une cité parfaite
Sorte du sein des flots.

A la voix du prophète
Dieu même obéira.
L'univers changera. *(bis)*

TOUS.

A la voix du prophète
Dieu même obéira.
L'univers changera. *(bis)*

(Ici l'âne apparaît et se met à braire ; les bourgeois se séparent et le laissent voir.)

RÉCITATIF.

JEAN.

Juste ciel ! quelle voix a frappé mon oreille !

JAUNASSE.

Si tu le reconnais, j'ordonne ton trépas.

JEAN.

Oh ! position sans pareille.

MA-TISANE.

Il ne le reconnaît pas.

SAC-A-RIZ.

Tu ne le reconnais pas.

JEAN.

Je ne le reconnais pas.

TOUS.

Oh ! ne le reconnais pas.

JEAN.

Peuple, pardonne à son délire,
Cet âne est un insensé.

SAC-A-RIZ.

Eloignez-le !

MA-TISANE.

Qu'il se retire.

JEAN.

Il pleure... ah ! l'aurais-je offensé !

CHŒUR.

Air dans *La poule aux œufs d'or*.
Honneur et gloire au roi suprême !
C'est notre appui, notre sauveur.
En l'adorant comme il nous aime,
Nous arriverons au bonheur.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente une cave souterraine.

SCENE PREMIERE.

JEAN seul.

Air de *Guido et Ginevra*.

Hier le plus grand roi du monde,
Aujourd'hui honteux de mes torts,
Je viens, dans une nuit profonde,
Cacher ma peine et mes remords.
Dans mon œil une larme flâne,
Cet être que j'ai tant pleuré

Hélas ! il a fui comme un âne
Sans me dire je reviendrai.

SCENE II.

JEAN, BETASSE, toujours un pèlerin.

BETASSE, entrant un flambeau à la main.

Air de *Cadet-Roussil*.

Je viens accomplir mes projets,

Et mettre en cendres ce palais,
Un tel dénouement sera beau,
Mais que faire de ce flambeau,
Une chaise est ici placée,
Bon, tout exprès elle est percée.

Ah !

Comme à l'Opéra,
Je vais mettre mon flambeau là,
Ah ! ah !

On a mis là,
Ce siège tout exprès pour ça.

Air : *Lise épouse le beau Germain.*

Mais cet homme, à cette place...
Que vois-je ?

JEAN, *l'apercevant.*

Ciel !

BETASSE.

Jean !

JEAN.

Betasse !

BETASSE.

Quoi ! Jean que je croyais mort...

JEAN.

Petit bonhomme, vit encor.

BETASSE.

Ces habits n' sont plus les vôtres,
Votre veste jaune.

JEAN.

Horreur !

Betasse, comme tant d'autres,
J'ai dû changer de couleur.

SCENE II.

LES MÊMES, LE CHEF DES GARDES.

LE CHEF.

Air : *Des Fratses.*

Je venais te signaler...

BETASSE.

Parlez, qui vous arrête ?

JEAN.

Avez-vous à me parler,

LE CHEF.

J'arrive pour t'appeler

Prophète. (*ter.*)

(*Il sort.*)

BETASSE.

Air : *Ah ! mam'sell' qu'avez-vous fait-là ?*

Ah ! grand Dieu ! qu'est-c' que j'entends-là ?
Le prophète, toi... l'auteur de forfaits exécrables !

Tu crois m'épouser ?.. Après ça,
Jamais, entre nous, ce nœud-là
Ne se serrera !

JEAN.

Ah ! *serr' nos (ter.)* nœuds !
Tous ces grands seigneurs étaient des gueux,
Des misérables !

Ah ! *serr' nos (ter.)* nœuds !

BETASSE.

Ils étaient des gueux !
Mais je te trouve plus gueux
Qu'eux !

ENSEMBLE.

Air :

JEAN.

Ah ! tu resteras, tu n' passeras pas la porte !
Mon bras est nerveux, tu n' seras pas la plus forte.

Je n'aime que toi !

Reste près de moi.

Pitié, pitié ! ma Betasse, je t'aime !

Épargne-moi ce terrible anathème,

Je meurs ! je péris,

Si tu me maudis !

BETASSE.

Traître, c'est en vain qu'ici tu défends cett' porte,
Livre-moi passage à présent, il faut que j' sorte !

Traître, laisse-moi

Fuir bien loin de toi.

Non, tu n'es plus le tendre amant que j'aime,

Sur toi, prophète, anathème ! anathème !

Oui, je te le dis :

Jean, je te maudis !

BETASSE.

Il faut qu' je périsse !

JEAN.

Tu voudrais t'occi' ?

BETASSE.

Cet eustache propice...

JEAN.

Toi, d'vant moi mourir !

BETASSE.

Non, dans la coulisse,

J' vais aller m' périr !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

JEAN.

Ah ! tu resteras, etc.

BETASSE.

Traître, c'est en vain, etc.

(*Elle sort en maudissant Jean.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

SCENE PREMIERE.

JEAN, *seul.*

Air : *Dormez-donc, mes chères amours !*

Ainsi, voilà les tristes fruits,
Des chimères que je poursuis :
Plus de maîtresse ! plus d'amis !
La solitude m'environne,
Mon peuple même m'abandonne !
Ah ! je reste trop malheureux !
Je succombe à ces coups affreux !
Oui, je sens se fermer mes yeux.
Pitié, seigneur !
L'orgueil avait changé mon cœur.
Pitié, pitié !
Mon règne est assez expié...

(Il s'endort sur une pierre.)

CHOEUR, *dans le dessous du théâtre.*

Air des *Démons* (Robert le diable.)

Farfadets et furies,
De par Lucifer,

Noirs démons, noirs génies,
Sortez de l'enfer !

SCENE II.

JEAN, *endormi* ; LE GÉNIE DE LA DESTRUCTION.

LE GÉNIE, *arrivant par une trappe.*

Prophète à l'agonie,
Ton âme est au démon ;
Je suis le génie
De la destruction !
VOIX SOUTERRAINES.
De la destruction !

LE GÉNIE.

De ton despotisme ,
Je viens te punir,
Et du socialisme
Te montrer l'avenir !

Mais avant de te montrer son avenir, je tiens à te prouver que tu n'as rien inventé ! et que les folies rêvées par les anabaptistes... ces folies qui doivent se perpétuer jusqu'à la fin des siècles, ont commencé avec le monde... Ouvre les yeux, et regarde...

HUITIÈME TABLEAU.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre change et représente un beau pâturage.

Un jeune homme blond, bien vêtu et d'une figure intéressante, est entouré de moutons ; il s'occupe, assis sur un tertre, de quelques travaux champêtres. Un peu plus loin, sur une montagne aride, un homme, dont la figure est pâle, les cheveux en désordre et les vêtements en lambeaux, dort, couché par terre et entouré de moutons maigres et négligés comme lui. Ce second personnage doit apparaître sous les traits de Jaunasse.)

JEAN, *qui s'est levé, regarde au fond.*

Quel est ce beau jeune homme blond ?

LE GÉNIE.

Abel, le premier conservateur.

JEAN.

J'en ai ouï parler. Et là-bas, ce Monsieur que je n'aimerais pas rencontrer seul à seul entre minuit et une heure du matin ?

LE GÉNIE.

Cain, le premier anabaptiste.

JEAN.

Oh ! mais, oh ! mais, nous remontons un peu loin.

LE GÉNIE.

Ils n'étaient encore que deux sur la terre. Adam leur avait partagé le monde. Vois : l'un travaille, l'autre sommeille ; l'un est riche, l'autre est pauvre ; l'un est heureux, l'autre est jaloux. Regarde, le voilà qui s'éveille.

JEAN.

Eh ! mais, c'est lui, je le reconnais, c'est l'un de mes trois hommes... c'est Jaunasse.

LE GÉNIE.

Ces trois hommes, tu les reverras toujours, à toutes les époques, sous toutes les formes, partout enfin, où je serai, moi, le génie de la destruction.

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! il se lève, il regarde ses moutons, les moutons de son frère... On voit qu'il aime le mouton. Oh ! mais, il l'aime trop... De grâce, pas de drame, je connais cette histoire.

(Le génie étend la main, le tableau disparaît.)

LE GÉNIE.

Veux-tu maintenant que je te transporte à Lacédémone en l'an 884 avant l'ère chrétienne ?

JEAN.

Ma foi, je le veux bien.

LE GÉNIE.

Lycurgue est roi de Sparte ; il a partagé toutes les terres de son royaume, il a proclamé la loi agraire : les hommes sont tous égaux.

Air de *Madame Favart*.

Sous ce roi comme il n'en est guère,
Dans ce royaume sans pareil,
Chaque homme obtient un coin de terre,
Chaque homme a sa place au soleil.
Sans embarras, on se couche, on se lève,
On est heureux. Ce fut enfin
Le commencement d'un beau rêve,
Et je vais t'en montrer la fin.

NEUVIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Ici, tout le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir un terrain fertile partagé en plusieurs cases. Chaque case est occupée dans l'ordre suivant : Sur le premier plan, quatre cases occupées par quatre hommes représentant la Luxure, la Paresse, la Gourmandise et l'Avarice. Le premier tient une femme sur ses genoux, le second dort couché sur terre, le troisième est à table, buvant et mangeant, le quatrième est dans un coin et pèse de l'or qu'il entasse ensuite. Ces quatre cases sont misérables.

Sur un plan plus élevé, trois autres cases occupées par l'Envie, l'Orgueil et la Colère. Ces trois vices représentés par Jaunasse, Mat-isane et Sac-à-riz, regardent avec rage une case plus élevée qui se trouve au troisième plan et dans laquelle un homme est entouré de livres de sciences, d'instruments de toute nature. Cet homme, que l'émulation pousse au travail, a pour but de s'élever au-dessus des autres ; il travaille sans relâche et semble fier de son intelligence, de sa force et de son courage. La case de ce dernier est ombragée de verdure, de fleurs.)

JEAN.

Qu'est-ce que cela ?

LE GÉNIE.

Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

En lots égaux l'on partagea la terre,
Pour la livrer à la fraternité.
Chaque homme, à Sparte, est un propriétaire,
Qui doit son titre au droit d'égalité.

(Montrant l'Avare.)

Mais à l'écart déjà l'avare enterre
Des monceaux d'or qu'il entasse partout.
Près de cet or, expirant de misère,
Il perdra tout pour accaparer tout.

(Montrant la deuxième case.)

Regarde ici ce gourmand intrépide,
Aux gais festins donnant tout son loisir,
Si malheureux lorsque sa coupe est vide,
Et si joyeux quand il peut la remplir.

(Montrant la Paresse.)

Ce paresseux, sur son lit de fougère,
Dort sans souci du plus triste avenir,
Laisant les dieux qui l'ont mis sur la terre,
Pour lui semer et pour lui recueillir.

(Montrant la Luxure.)

Aux passions d'une ardente nature,
Vois ce mortel s'abandonner déjà.
Il brûle aussi, mais d'une flamme impure.

JEAN.

Moi, j'aime assez ce petit péché-là.

LE GÉNIE.

Un peu plus loin, rongés de jalousie,
Vois-tu là-bas mes trois subordonnés ?
Ce sont l'Orgueil, la Colère et l'Envie,
Contre le peuple à jamais déchaînés.

JEAN.

Mais, tout là-bas, cet homme qui sans cesse
Sème et cultive avec la même ardeur,
Qui donc est-il ? à lui je m'intéresse !

LE GÉNIE.

Mon ennemi !

JEAN.

Lui ?

LE GÉNIE.

C'est le travailleur.

JEAN.

Le travailleur...

LE GÉNIE.

Hélas ! toujours on garde
Contre mes coups, il s'élève un rempart,
Mais je suis fin et maintenant regarde
Ce que sera Sparte cinq ans plus tard.
(Ici toutes les cases disparaissent ; le travail est maître de tous les biens. L'Avarice, la Luxure, la Paresse et la Gourmandise sont à ses pieds. Sur un plan plus élevé, l'Orgueil, l'Envie et la Colère conspirent.)

LE GÉNIE.

Vois, le travail s'est emparé des terres
Qu'à ses côtés on ne cultivait plus,

Et ses égaux, devenus tributaires,
Sont à ses pieds prosternés et vaincus.
Mais vois plus loin mes amis qui conspirent
Contre un pouvoir que je ne puis souffrir,
Et grâce au mal, aux craintes qu'ils inspirent,
Voilà comment tout cela doit finir.

(Ici la Colère terrasse le travail, et les vices qui se trouvaient à ses pieds se redressent et l'accablent.)

LE GÉNIE.

Le travail cède à la force brutale,
Et, de ce jour de malédiction,
Lacédémone, autrefois sans rivale,
Est au démon de la destruction.
Le travail cède, etc.

JEAN.

Je saisis parfaitement. L'intelligence l'emportera sur la force, jusqu'à ce que la force l'emporte sur l'intelligence, qui le remportera sur la force, qui le remportera sur l'intelligence, et ce sera toujours comme ça tant que le monde ira, tra deri dera.

LE GÉNIE.

Air : *Toujours aidé de mes suppôts* (de la Foireaux idées.)

Tu vois que les anabaptistes

N'ont rien inventé sous le ciel
Que les doctrines anarchistes
Datent de Caïn et d'Abel.
Depuis ce beau commencement,
Oui, nous eûmes journellement
Les mêmes révolutions
Et les mêmes réactions.
Tu vois que le passé rappelle
Plus d'un terrible souvenir!
Maintenant, serviteur fidèle,
Je vais te montrer l'avenir.
Je te passe Campanella,
Dont le système renaltra.
Je passe aussi Quatre-vingt-neuf.
Et les doctrines de Babeuf.
Le tableau que je te présente
Est plus joyeux que révoltant.
Nous sommes en mil huit cent trente.

(Il fait un geste, le fond s'ouvre.)

Nous sommes à Ménilmontant.

FIN DU NEUVIÈME TABLEAU.

DIXIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le fond, qui s'est ouvert, laisse voir l'intérieur d'une cour dans laquelle une dizaine d'hommes habillés en saint-simoniens sont occupés, l'un à cirer des bottes, l'autre à éplucher des légumes, celui-ci à balayer, celui-là à savonner, etc. — Le Père suprême est au milieu et ne fait rien. — Jaunasse représente le Père suprême, Sac-à-riz et Ma-Tisane sont au nombre des saints-simoniens.)

JEAN.

Quels sont ces Messieurs ?

LE GÉNIE.

Les disciples de saint Simon réunis dans un commun bazar et classés suivant leurs capacités.

JEAN.

Leurs capacités ?

LE GÉNIE.

C'est la devise des saints-simoniens : A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres.

JEAN.

Et qui est-ce qui est chargé d'apprécier les capacités ?

LE GÉNIE.

Le Père suprême, ce grand bel homme à la barbe drue. Il s'est reconnu à lui-même la plus forte des capacités, celle de ne rien faire.

JEAN.

Quel est cet apôtre qui essuie des assiettes ?

LE GÉNIE.

Un mari qui avait essuyé des malheurs.

JEAN.

Et cet autre qui épluche une carotte ?

LE GÉNIE.

Un certain ministre des finances.

JEAN.

Celui qui épluche la carotte ? au fait ce département produit beaucoup de capacités carottesuses. Et ce citoyen qui cirer des bottes ?

LE GÉNIE.

Un carbonari, un ennemi des rois.

JEAN.

Ah ! ça doit bien l'humilier quand on lui dit : cirer. Il est vrai qu'il peut s'en prendre aux tyrans. Mais c'est égal, il n'a pas la capacité du cirage... Ah ! pour cirer mal, il cirer mal.

LE GÉNIE.

Pour un ancien conspirateur.

JEAN.

J'aimerais mieux un décroqueur. Ah ça ! mais on ne parle donc pas chez les saints-simoniens ?

LE GÉNIE.

Jamais. Le Père suprême gouverne par la toute puissance du regard.

JEAN.

En effet, son œil est de toute beauté ; le voilà qui joue de la prunelle à gauche.

LE GÉNIE.

Il attire à lui la femme libre.

JEAN.

Qu'est-ce que la femme libre ?

LE GÉNIE.

Regarde, la voici.

(Ici, une jeune femme très décolletée, coiffée d'un béret, s'avance et va embrasser le Père suprême.)

JEAN.

Ah ! mais la femme libre prend trop de liberté.

LE GÉNIE.

Elle est libre de choisir, pourvu qu'elle choisisse le Père suprême.

JEAN.

Farceur de Père ! *(Ici apparaissent aux yeux de Jean, Jaunasse et Ma-Tisane.)* Eh ! mais, je le reconnais, et ces deux autres. Eh ! oui, vraiment...

LE GÉNIE.

Ne t'ai-je pas dit qu'ils étaient éternels pour le mal ? *(Pendant ces quelques lignes, le Père suprême s'est assis au milieu du théâtre ; la femme libre se prosterne à ses pieds.)*

JEAN.

Que vois-je ? la femme aux pieds de l'homme ! c'est révoltant. Cachez ceci, que je ne saurais voir.

(Le tableau disparaît.)

LE GÉNIE.

Ce n'est pourtant encore que l'origine de ces nouvelles idées... ne crois pas qu'on les abandonne... Tiens, veux-tu maintenant que je te fasse connaître à fond la doctrine phalanstérienne.

JEAN, comme saisi d'une illumination subite.

Attends... attends... je suis illuminé... je vais te narrer toutes les beautés de la doctrine. Le phalanstère, le phalanstère... qu'on me donne la forêt de Saint-Germain et je prouverai que le phalanstère est une organisation groupeuse et phalangienne, subdivisée en passions sous-foyères, pivotales et aromales... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ; mais qu'on me donne la forêt de Saint-Germain, et il est évident que lorsque la cabaliste et la composite auront produit la papillonne, l'univers doit tendre à la perfectibilité... ça me paraît clair... Admettez que tous les hommes soient bons, je ne vois pas pourquoi les fruits seraient

mauvais, les poires ne sont gâtées que parce que les cœurs sont corrompus ; guérissez les cœurs vous guéririez les poires... Je ne sais pas si je me fais comprendre, mais donnez-moi la forêt de Saint-Germain et, grâce au phalanstère, l'attraction au mode mineur, combinée avec l'amour animique et l'affection corporative s'unissant à la papillonne engrenante ; le soleil sera nécessairement attiré vers la lune, la lune vers les étoiles, les étoiles vers nous, et alors les forêts se rapprochant des *Montagnes* les montagnes seront aplanies, il n'y aura plus de montagnes et l'on n'en sera pas fâché. Je ne sais pas si je me fais comprendre. Pourquoi l'eau de la mer est-elle salée ? C'est évidemment parce qu'elle n'est pas condensée par l'attraction passionnelle, condensez-la par l'attraction passionnelle vous en ferez une limonade gazeuse, c'est inmanquable, la mer une fois rendue à la raison pourquoi les hommes ne reprendraient-ils pas cette perfectibilité qui leur est originaire ?... pourquoi ne retrouveraient-ils pas les éléments de cette queue primitive, usée par la civilisation ? Est-il naturel que les hommes n'y voient que par devant et soient exposés aux coups de pieds qui leur sont donnés... par derrière. Je ne sais pas si je me fais comprendre, mais ça me paraît très clair, et tout bien *considérant*, donnez-moi la forêt de Saint-Germain...

LE GÉNIE.

Tu as parfaitement compris, et ce système ne sera pas la seule folie du dix-neuvième siècle ; des prétendus novateurs, organisateurs, qui n'inventeront rien et désorganiseront tout, prêcheront encore de nouvelles maximes plus insensées, plus ridicules, plus impossibles.

JEAN.

Et que deviendront tous ces gens-là ? où iront-ils ?

LE GÉNIE.

Où ils iront, regarde.

FIN DU DIXIÈME TABLEAU.

ONZIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le fond se lève et laisse voir un grand bâtiment. On lit sur la porte principale : CHARENTON.)

JEAN.

Eh bien ! je vous assure je n'osais pas vous le dire ; mais je l'avais deviné.

LE GÉNIE.

Air : *Silence, silence, silence.*

Ici le diable achève

Et ma tâche, et ton rêve.

JEAN.

Je dois en perdre la raison.

LE GÉNIE, disparaissant par le dessous.

Jean, profite de la leçon.

SCÈNE II.

JEAN, seul.

Air de la *Vieille* (Fétis.)Quoi ! j'étais le roi des prophètes,
Et j'étais dans ce double emploi,
Des plus méchants et des plus bêtes.
Quoi ! ceux qui vinrent avant moi,
Comme moi furent méchants, bêtes,

Et seront encore, après moi,
 Plus bêtes, plus méchants que moi.
 Ah ! maintenant, je déteste la vie,
 Je veux mourir dans un vaste incendie.
 Ah ! ce flambeau ! précisément ce gouffre,
 Est tout rempli de salpêtre et de soufre.

(*Parlé.*) Hein, comme c'est ingénieux, un gouffre qui est tout rempli de salpêtre et de soufre... nous allons brûler les planches. (*Il jette le bougeoir dans le dessous.*) Oh ! Mesdames, ne vous effrayez pas, nous n'avons nullement l'intention d'incendier le théâtre. La fumée que vous allez voir sortir par des petits trous est un effet nouveau que nous volons à l'Opéra. —

Mais, me direz-vous, pourquoi un incendie ? — Rien de plus facile à vous expliquer.

(*Chanté.*)

Nous embrasons le dénouement

Uniquement

Pour finir chaudement.

Nous n'avons pas d'autre raison vraiment.

Nous embrasons le dénouement

Uniquement

Pour finir chaudement.

(*Ici le rideau du fond se lève.*)

DOUZIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une ville ensevelie sous les décombres, l'incendie a tout dévoré. Une pluie de feu tombe au moment où Betasse et Jean prononcent les quelques lignes qui suivent.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETASSE, JEAN, L'ANE.

BETASSE.

Ah ! sapristi ! que c'est bête, je flânais par ici, quand les flammes.

JEAN.

Betasse... viens sur mon cœur, vois cette plaque et

rassure-toi, je t'assure que je suis assuré. (*Il fait voir sur son sein une plaque sur laquelle on voit : M. A. C. L.*)

BETASSE.

Ça me rassure !

BETASSE ET JEAN, *chantant au milieu des flammes et embrassant l'âne :*

On peut-on être mieux

Qu'au sein de sa famille.

FIN.